

Debatz, a son ami.
Debatz UNE VOIX FUGA 71

DE PRISON

PAR

F. LAMENNAIS.



PARIS,
PAGNERRE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 14 BIS.

—
1844.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Les personnes qui ont lu les *Amschaspands* et *Darvands* connoissent déjà la plupart des pièces dont se compose ce recueil, lequel en contient aussi d'inédites. On nous a témoigné le désir qu'elles fussent publiées à part, dans le même format que les *Paroles d'un Croyant*, avec lesquelles elles ont une

sorte de parenté et quant au fond, et quant à la forme. Nous nous sommes d'autant plus volontiers rendu à ce désir, que nous avons cru par là contribuer à la réalisation du bien que s'est proposé pour but l'auteur de l'ouvrage d'où elles sont extraites. Ces pièces ont été composées dans la prison de Sainte-Pélagie. Cette circonstance explique le titre sous lequel nous les reproduisons.

UNE VOIX DE PRISON.

I

Va, et dis-leur ce que tes yeux ont vu.

Ils ne m'écouteront pas, Seigneur.

Qu'importe qu'ils t'écoutent? Les bons t'écouteront, et ta parole, empreinte invisiblement dans les autres, leur apparaîtra toute vivante quand le feu de ma colère les pénétrera.

Seigneur, vous le savez, je suis vieux et je n'ai plus de voix. Laissez votre serviteur reposer un peu avant qu'il s'en

aille. Encore quelques instants, et il ne sera plus.

Et c'est pour cela qu'il n'en faut pas perdre ; c'est parce que le jour baisse qu'il faut se hâter. Ne cherche point le repos où il n'est pas : le repos viendra en son temps. Souviens-toi de ceux qui, en se couchant dans la tombe, ont mis leur épée sous leur tête : l'épée, c'est le chevet des forts.

J'irai, Seigneur, où vous voudrez que j'aille ; ce que vous ordonnerez, je l'accomplirai ; je combattrai pour votre justice tant qu'un souffle me restera.

Va donc, et ne crains rien. Je serai près de toi dans ma force, je mettrai sur

tes lèvres ce que tu devras annoncer.

La terre est recouverte d'une vapeur de crimes : j'enverrai la tempête pour la balayer.

Les hommes d'iniquité se réjouissent dans leurs œuvres ; ils croient leur puissance affermie à jamais. J'ai commandé à un petit ver d'en piquer la racine : demain l'arbre sera séché jusqu'au sommet.

Mon jour approche, il est là tout près.

Parle aux tyrans ; verse mes menaces dans leur oreille ; attache à leur âme la froide peur ; qu'elle soit leur premier supplice.

Ils se sont dit que je n'étois pas : ils apprendront si je suis !

Parle aux oppresseurs ; enveloppe-les des plaintes, des gémissements, des cris de leurs victimes ; qu'ils les entendent dans leur sommeil, et les entendent encore dans leur veille ; qu'ils les voient errer autour d'eux comme de pâles fantômes, comme des ombres livides ; que partout les suive l'effrayante vision ; que ni le jour ni la nuit elle ne s'éloigne d'eux ; qu'à l'heure du crépuscule, lorsqu'ils s'en vont à leurs fêtes impies, ils sentent sur leur chair l'attouchement de ces spectres, et qu'elle frissonne d'horreur.

Parle aux opprimés ; dis-leur que mon œil est ouvert sur eux, que la voix de leurs souffrances a monté jusqu'à

moi, que je la changerai en voix d'allégresse.

Dis-leur que livrés aux hommes méchants, aux hommes d'égoïsme et de haine, ils triompheront d'eux par la justice et par l'amour.

S'il se pouvoit que le mal détruisît l'univers, il renaîtroit d'une seule larme du juste.

Parle à tous ceux qui pleurent, à tous ceux qui désirent selon le bien, qui, dans leurs prières, m'adressent ce vœu pur : Que votre règne arrive !

Il arrivera, je l'ai promis, je l'ai juré par moi-même.

Fils de l'avenir, cueillez des palmes, préparez des cantiques pour célébrer

sa venue. Déjà les petits enfants sourient dans leur berceau, car ils l'ont aperçu dans leurs songes prophétiques.

Et Satan, au sein des ténèbres, tressaille d'une muette terreur; à l'Orient mystérieux, là d'où s'épanche la vie, il a découvert un signe menaçant, quelque chose de splendide et de formidable, comme l'ombre de ma main.

II

Le soleil s'étoit levé brillant; sa lumière ruisseloit sur les pentes des monts, perceoit les ombres noires des forêts, scintilloit, réfléchi par l'humide poussière qui recouvroit les fils légers, le réseau impalpable et mobile étendu sur les prés, les champs; de fraîches odeurs, comme l'haleine des génies de la terre,

embaumoiënt l'air calme ; des voix mystérieuses , épandues au loin , murmuroient des sons inconnus que l'oreille saisissoit à peine, dernier écho des songes de la nuit.

Vous êtes grand, Seigneur, dans vos œuvres !

Et je vis sortir de chaumières dispersées çà et là sur les coteaux, dans les vallons, des hommes âgés et d'autres plus jeunes, pâles, amaigris, courbés sous des instruments de labourage. Ils marchoiënt lentement, comme s'ils eussent traîné je ne sais quel poids interne. Quelquefois s'arrêtant, leur regard contemploit toutes ces divines magnificences.

Et ils étoient tristes.

Gonflés d'une sève féconde, les arbres leur disoient : Voyez ces fleurs, bientôt elles se changeront en fruits qui mûriront pour vous.

Et ils étoient tristes.

La vigne disoit : J'élabore en secret dans mes rameaux un suc fortifiant qui vous ranimera, qui réchauffera vos membres glacés, quand l'hiver sera venu.

Et ils étoient tristes.

Les prairies disoient : Nous avons préparé un banquet pour vos brebis, vos taureaux, vos génisses ; amenez-les, ils vous rendront, en cent manières diverses, ce que nous leur aurons donné.

Et ils étoient tristes.

Et les guérets aussi disoient : Vos greniers sont-ils prêts ? Le jour, la nuit, nous travaillons pour les remplir. N'ayez aucun souci ni pour vous, ni pour vos femmes et vos petits enfants. Dieu nous a chargés de pourvoir abondamment à leurs besoins.

Et ils étoient tristes.

La Nature entière leur crioit :

Je suis votre mère ; venez, venez tous vous abreuver à ma mamelle intarissable.

Et ils étoient tristes, et leur poitrine s'élevoit et s'abaissoit, et de grosses larmes tomboient de leurs yeux.

Que veut dire cela, Seigneur ? et

qu'y a-t-il donc au fond du cœur de l'homme ?

Ils sont tristes, parce que les fruits ne mûriront point pour eux ; parce que le suc de la vigne ne les réchauffera point en hiver ; parce qu'ils n'auront de part ni à la toison de leurs brebis, ni au lait de leurs génisses, ni à la chair de leurs taureaux ; parce que d'autres moissonneront les guérets où ils ont semé avec sueur et fatigue ; que déjà ils entendent leurs petits enfants tout en pleurs dire : J'ai faim, et voient le cœur de celles qui leur donnèrent la vie se briser ; parce qu'une race violente, sans amour, sans pitié, s'est placée entre eux et la commune Mère, et qu'elle ne souffre point

que leurs lèvres s'approchent de sa mamelle intarissable.

Et votre justice, Seigneur !

Elle aura son jour, n'en doute point ;
et ce sera un jour saint dans le ciel, et
le jour d'une grande joie sur la terre.

III

Mon Dieu, ayez pitié du pauvre prolétaire !

Quand je naquis, mon père n'étoit plus. Un jour, le spectre décharné qu'on appelle misère entra dans sa demeure : il lutta contre lui corps à corps, il lutta longtemps, mais enfin ses forces s'épuisèrent. Alors descendit l'Ange qui déli-

vre, et se penchant sur son chevet : Tu as, dit-il, accompli ta rude tâche en ce monde; maintenant passe à une meilleure vie.

Ma mère l'ensevelit de ses mains, puis elle resta seule. Seule, non; le spectre étoit toujours là.

Son terme venu, elle m'enfanta avec de grandes douleurs en pleurant. Elle pleuroit, ma mère, car elle manquoit de langes pour envelopper son premier-né.

Après, elle pleura bien plus encore, voyant que son lait tarissoit faute de nourriture, et que la chaleur de son sein et sa foible haleine ne réchauffoient qu'à demi les pâles membres de l'enfant.

A force d'amour, en me donnant de

sa vie, elle conserva la mienne. Travaillant le jour, la nuit, sans feu l'hiver, et l'été sous la tuile brûlante, son souci, durant ces longues heures, étoit de me préserver de tout ce qu'elle souffroit pour moi, et sa joie de me sourire.

Cependant je croissois. Elle redoubla d'efforts pour qu'un peu d'instruction m'aplanît les sentiers où j'aurois à marcher plus tard. Oh! comme son cœur battoit, lorsqu'après l'école, elle voyoit l'enfant revenir content et gai, comme on l'est à cet âge, vêtu de sa petite blouse serrée d'une ceinture de cuir, un berret sur sa blonde chevelure, son carton suspendu à l'épaule par un bout de filet!

Puis vint le temps de l'apprentissage.

Je me réjouissois dans la pensée que bientôt je rendrois à celle de qui j'avois tout reçu quelque chose de ce que sa tendresse inépuisable m'avoit donné. Je me voyois, dans mes rêves, lui apportant le fruit de mon premier travail, et lui disant : Mère, à moi le labeur maintenant, et à vous le repos.

Hélas ! elle avoit épuisé en peu d'années sa vie entière. Celui qui, du ciel, s'étoit fait le soutien, le consolateur de la pauvre veuve, la rappeloit à lui. Son déclin fut rapide. Elle s'éteignit enfin dans mes bras. Près de passer, ses lèvres muettes me sourioient encore, et son regard mourant me bénit une dernière fois.

Lorsqu'on la descendit dans la fosse, et que la terre en tombant rendit un son toujours, toujours plus sourd, mon Dieu, mon Dieu, vous seul savez ce qui se passa en moi.

Désormais seul en ce monde, j'y étois comme n'y étant pas, me nourrissant de mes souvenirs, de vagues rêveries et d'espérances tristes.

Un jour une lueur plus douce m'apparut au milieu de ces ombres. Sur ma route solitaire, la Providence guida une jeune fille orpheline comme moi. La rosée du printemps est moins pure que n'étoit son cœur. Après un premier regard, nos yeux se baissèrent, et notre silence seul parla. Nos âmes se penchant

l'une vers l'autre s'unirent en ce moment pour jamais.

Non, le ciel, dans ses plus saintes joies, n'a rien au-dessus des heures ravissantes qui s'écouloient dans nos entretiens. Je lui disois : Nul ne s'intéresse ni à toi ni à moi ; le monde est pour nous un désert. Pauvre petite tourterelle des bois, j'irai chercher ta nourriture, et te bâtirai un nid où tu reposeras à l'abri du froid et de l'orage.

Elle répondoit : Et moi, occupée d'autres soins pendant ton absence, je te délasserai, au retour, de tes fatigues par mes caresses : mais, ô mon bien-aimé, reviens vite !

Je me consumois dans mes désirs ;

elle, plus sage, réprimoit mon ardeur, disant : Il faut songer à ceux qui viendront ; faisons-nous d'abord quelque épargne.

Le terme de cette longue attente approchoit, lorsque voilà le travail qui manque. On retranche sur le salaire, on retranche encore : prends cela, ou meurs de faim.

Nous n'avons que nos bras, mais nos bras sont à nous ! Ainsi répondent les prolétaires. Ils se concertent pour vivre : on les jette en prison.

Justice des hommes, comme tu trembleras dans ta peur, quand se lèvera la justice de Dieu !

Le reste est un rêve funèbre.

Après des semaines de secret, je la revis deux fois, trois peut-être, à travers les grilles du cachot. La dernière fois ses yeux creusés brilloient d'un feu étrange, ses genoux fléchissoient, elle se soutenoit à peine.

Puis, je ne la revis plus.

O ma mère ! O ma bien-aimée ! Est-ce vous que j'aperçois là-haut dans cette lumière ? Qui m'appelle ? Est-ce vous ? Ne me quittez pas, oh ! ne me quittez pas ! Je sens mes liens qui se brisent : un moment, un moment encore, et nous serons réunis.

Mon Dieu, ayez pitié du pauvre pro-létaire !

IV

Dans une salle vaste et sombre, autour d'une table recouverte d'un tapis vert parsemé de taches noires, des hommes étoient assis à quelque distance d'un autre qui paroissoit être leur chef.

Ses joues d'un jaune terreux reflétoient une lumière livide, qui rendoit plus sinistre encore l'oblique regard de

ses yeux fauves. Son front pelé fuyoit en arrière : on eût dit une tête de vautour.

Et le Vautour disoit : Comment ferons-nous ? Il n'est pas aisé de les atteindre, car il n'y a rien au fond ; mais ils inquiètent nos maîtres, et nos maîtres nous ont dit : Que faut-il de plus ? Le reste vous regarde.

Un des autres répondit : N'est-ce que cela ? Eh bien, nous mentirons.

J'y pensois, dit le Vautour. Et puis j'ai mon coq d'Inde, qui glousse et se courrouce si pathétiquement.

Cependant, si l'on ne nous croit pas ? La foi en nous est bien usée, et ce qu'ils appellent conscience se roidit davantage de jour en jour contre notre parole.

Que trois seulement nous croient, dit le premier, et cela suffira.

Oui, reprit le Vautour, mais voudront-ils croire ? Avant d'aller plus loin, il faut s'en assurer. Faisons-les venir.

Ils vinrent bientôt. Celui qui marchoit devant étoit comme masqué, et, lorsqu'il parloit, sa voix sans accent, sans inflexions, ressembloit au son clair et mort d'un instrument de métal.

Le Vautour leur dit : Ceci est de confiance. Chacun de vous sait ce qu'il désire, et vous savez ce que je peux. Croirez-vous ?

Nous croirons tout, dit la voix de mé-

tal, et, de plus, impartialement, je ferai croire douze autres.

Bien ! dit le Vautour. Point de rouge au front, mais plus bas : comptez-y.

V

C'étoit un soir d'automne : une tiède brise venoit du couchant, souffle léger des mers endormies. Le soleil flottoit à l'horizon dans un océan de vapeurs diaphanes. Des nuages d'un bleu sombre, fleurs aériennes, étaloient sur leurs bords des corolles de mille formes, teintes de couleurs sans nombre dont les

nuances mélangées se perdoient dans un fluide d'or. Le goëland effleuroit de son aile les flots calmes, et, sur la grève, l'hirondelle marine pousoit son cri plaintif, seul bruit qu'on entendît avec celui de la vague expirante au pied des rochers. Au-dessus la masse noire de la prison projetait au loin son ombre gigantesque.

Et peu à peu l'air devenoit comme une eau qui se trouble, et le crépuscule étendoit son voile toujours plus obscur sur le faite du mont.

Une voix sortoit des entrailles de l'onde et s'élevoit vague, immense, semblable aux soupirs de l'Esprit de l'abysses ; et des hauteurs du roc solitaire,

une autre voix, se mêlant à cette voix, s'en alloit à travers la nuit mourir sur la plage déserte.

Et celle-ci disoit :

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

Parce que je t'aimois, ô ma patrie, parce que je te voulois grande, heureuse, ceux qui te trahissent m'ont jeté dans ce cachot.

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

Elle est libre et se rit d'eux, vils esclaves de leur bassesse même, serfs infâmes de la peur, à jamais ensevelis dans leur lâcheté et murés dans leurs crimes.

Ce qu'ils ont là en leur puissance, qu'est-ce ? Rien. Aujourd'hui un peu de chair, demain une poignée de cendres.

Leurs verroux arrêtent-ils ma pensée, mon amour ? M'empêchent-ils d'être au milieu de vous, frères ? et votre vie n'est-ce pas ma vie ?

Quand vous souffrez, je souffre avec vous ; quand vous luttez, je lutte avec vous : il y a comme un souffle invisible qui passe de vous en moi, et de moi en vous. Qu'ils le saisissent s'ils peuvent !

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

La voix se tut quelques instants, ensuite elle reprit :

Comme au dehors tout se tait, tout repose ! Au milieu de ce silence, quelque chose en passant effleure l'ouïe attentive : est-ce un son, ou le rêve d'un son ?

Tandis que la terre, les eaux et les airs assoupis se peuplent de songes, que la vie se ranime au sein du sommeil, dans ses mols embrassements, mes souvenirs à moi se réveillent et m'emportent dans les temps qui furent et ne seront plus jamais.

Que le soleil étoit beau et la nature riante ! Qu'elle étoit vive et douce, et pure la joie de l'enfant assis près de la haie d'églantiers et d'épine odorante, prêtant l'oreille au vague murmure des

feuilles agitées, des jeunes rameaux qui plient et se relèvent, ou s'égarant dans le taillis épais, déchiré par les ronces, ou poursuivant, la main à demi avancée, tremblant et respirant à peine, l'insecte au long corsage, aux ailes transparentes, sur les joncs des bords de l'étang !

Nul regret dans le passé, nul souci dans l'avenir : de limpides horizons semés parfois de légers nuages, que bientôt chassoient des brises parfumées.

Te souvient-il, ma sœur, de nos courses du matin sur l'herbe baignée de rosée, de nos jeux dans les bois, et des nids auxquels, presque en larmes, tu me défendois de toucher, à cause de la pauvre mère !

Et les jours et les ans couloient, et retirée en elle-même, émue de tristesses et de joies inconnues, l'âme étendoit ses ailes mystérieuses sur une vie nouvelle près d'éclorre.

Et après les rêves enchantés, les ardeurs, les tendresses, les enivrements du jeune âge, vinrent les sévères devoirs de l'homme, le grand, le saint combat où tomber c'est vaincre, où mourir c'est revivre.

Et ils sont tombés, et ils ont vaincu ceux que je vis frappés de la balle, ou percés à terre par l'épée du lâche.

Et ils sont tombés et ils ont vaincu ceux encore qui, en murmurant d'une voix éteinte le nom de la patrie, expirè-

rent, après de longues tortures, sur la paille des cachots.

Troupe glorieuse des forts, vous êtes là près de moi, et vous me dites : Entends-tu, frère, les vieux martyrs qui d'en haut nous appellent ? Couronnés de splendeur, ils s'en vont, messagers divins, de sphère en sphère, chantant le cantique de l'avenir.

Une vertu émane d'eux, pénètre au cœur du peuple, et ses battements deviennent plus pressés, et la terre et les cieux tressaillent, et les mondes, palpitations au sein de l'immensité, se disent l'un à l'autre : Une grande justice va se faire ; avez-vous senti passer le souffle de Dieu ?

La voix se tut de nouveau, comme

perdue dans le vague de l'espace. Puis tout à coup, vibrant avec force :

Ils ont enchaîné le corps, mais l'âme se rit d'eux, elle est libre !

petit oiseau qui voltige sur les bords de l'Océan immense.

Toutefois, Seigneur, dans votre bonté, dans votre condescendance de père, permettez que votre serviteur vous supplie de dissiper un doute qui l'obsède, et d'apaiser le trouble de son cœur.

Après des jours sombres et de violents orages, la terre reverdissoit, les arbres se couvroient de fleurs, l'espérance germoit dans tous les sillons. On n'entendoit que des voix qui disoient : Vous qui souffrez, essayez vos pleurs, la source en va tarir enfin. Ne sommes-nous pas frères ? Nul, au temps de la moisson, ne s'en ira le soir les mains vides et l'âme triste.

VI

Seigneur, vos décrets sont impénétrables. Qui a descendu dans les profondeurs de votre justice et dans les abymes de votre science ?

Votre sagesse a des secrets cachés au fond de l'éternelle lumière qui vous illumine intérieurement, et les plus élevées de vos créatures ressemblent au

La patrie grande et forte relèvera sa tête humiliée ; la loi régnera souverainement dans sa majesté inviolable, et la liberté fleurira sur les derniers débris d'institutions iniques.

Seigneur, n'est-ce pas là ce qu'on dit ?

Mais vous aviez d'autres desseins.

.
.
.
.
.

Seigneur, voilà ce qui me trouble et ce qui trouble aussi beaucoup d'autres. Les peuples se regardent avec étonnement, et ils se demandent où donc

est votre justice, où votre providence ?

Qu'ils se demandent plutôt s'ils étoient prêts, si le monde étoit prêt pour le bien qu'ils appellent et que je leur réserve.

Qu'est-ce que le droit ? Le savent-ils ? Savent-ils ce qu'est le devoir ? En ont-ils en eux la racine ? Ils veulent la liberté, et ne savent pas que la liberté c'est l'oubli de soi, le dévouement mutuel, que la liberté c'est l'amour ? Non, il leur falloit encore cette épreuve.

.
.
.
.
.

Fils du temps, tout te paroît long : va,
et redis aux peuples ce que tu viens
d'entendre.

VII

Quelques rayons de soleil, glissant à
travers les vases de fleurs posés en de-
hors de l'étroite fenêtre, pénétroient
dans la petite mansarde, et, reflétés par
le papier d'une teinte jaune qui recou-
vroit les murs, veloutoient d'un rouge
d'or les objets noyés dans une moelleuse
lumière.

Une jeune fille, simple en ses vêtements, parée de ses seuls cheveux onduoyants comme les plantes suspendues aux parois des rochers, qui se soulèvent et retombent au souffle de la brise, suivait avec l'aiguille les contours d'un dessin tracé sur une toile légère. Son visage étoit pâle; il y avoit, non de la tristesse, mais une sorte de rêverie mélancolique et vague dans ses yeux que voiloient de longs cils noirs, et sur son front une pureté céleste.

Quelquefois elle cessoit un moment son travail, sa tête virginale se relevoit comme un lis sur sa tige flexible, et ses regards, étrangers aux choses du dehors, se replioient en elle-même et

contemploient là tout un monde visible à elle seule.

Égarés au loin sur des perspectives indéfinissables, ils s'alloient perdre en des horizons perdus eux-mêmes dans l'indécise lueur de l'espace sans bornes. Une nature dont la nôtre n'est que l'ombre étaloit et ses riches couleurs et ses formes ravissantes, et de son sein fécond s'exhaloit, pure, suave, une haleine de vie qu'aspiroit avec volupté l'innombrable multitude des êtres.

Et l'air, animé par la voix de ces êtres, palpitoit : des mers, des lacs, des fleuves, des savanes, des rochers, des bois, sortoient toutes ensemble les mille et mille voix dont se formoit cette voix

universelle, et s'unissant et se pénétrant, leur divine harmonie, propagée en tous sens dans les plaines éthérées, y dérouloit ses ondes immenses.

Et retirée en elle-même plus avant encore, la jeune fille entendoit au-dans de son âme, dans ses secrètes profondeurs, des sons mystérieux et des paroles qui ne sont point de la langue des hommes. Alors, tout le reste se voiloit; sa pensée saisissoit ce qui n'a point de forme apparente, son amour embrassoit une beauté invisible près de laquelle toutes les autres s'effacent, et mouroit et renaisssoit par un flux et reflux du feu qui consume la vie et qui la renouvelle, qui est la vie même dans son impérissable essence.

Et le temps s'évanouissoit avec les réalités fugitives dont il mesure la rapide durée, et plongée en celui de qui tout sort, vers qui tout revient, l'âme s'abreuvoit de lui dans le calme enivrant d'une ineffable extase.

se vantant elle-même, accusoit les autres, de sorte que, la colère et la haine s'allumant, on n'entendit bientôt plus que des sons dissonants, des cris aigus, le sifflement d'haleines embrasées, mêlé d'accents de fureur, de menaces et de blasphèmes. Un combat horrible alloit s'engager dans les gouffres ténébreux, lorsque le Roi des légions tombées, se dressant tout à coup, sa voix formidable et lugubre gronda comme un tonnerre souterrain.

Silence! dit-elle, et le silence se fit.

Ce que vous ne savez pas, reprit Satan, je le sais, moi. Nos efforts ont été en partie stériles, parce que, mal concertés, ils ont manqué d'ensemble. Cha-

VIII

Un jour Satan rassembla les siens et leur dit : Nous avons beau tenter les hommes de mille manières, les pousser sur la pente où l'on descend si vite, notre œuvre avance peu ; ce que nous gagnons d'un côté, nous le perdons de l'autre. D'où vient cela ?

Chacune des puissances infernales,

eun de vous, selon ses caprices, a semé ici et là, au hasard, sans calcul et sans prévoyance, et c'est pourquoi, au temps de la moisson, nous avons eu des épis et point de gerbes.

S'il continuoit d'en être ainsi, autant vaudroit céder l'empire. Croyez-vous que Satan s'y résolve? Non, éternellement non!

Je veux bâtir la cité du mal, j'en veux jeter les fondements sur cette terre que me dispute une Puissance rivale.

Pour cela, sans doute, il faut de l'audace; mais il faut aussi de la prudence. Ne précipitons rien. Établissons d'abord un centre d'où rayonne notre action, d'où elle s'étende de proche en proche

et s'insinue, par mille voies diverses, jusqu'aux extrémités de ce grand corps qu'ils appellent société. Soufflons dans ses entrailles le feu qui nous pénètre, et qu'il les dévore sourdement.

Des acclamations forcenées accueillirent ces paroles de Satan.

Et la terre prise d'un soudain frisson tressaillit; et le soleil se voiloit, et l'air s'obscurcissoit; des cimetières s'élevaient pesamment des vapeurs livides grises et rousses, et l'on entendoit dans le lointain comme des glas funèbres.

Et dans le lieu le plus bas d'une vaste cité, dans une sorte de cloaque d'où s'exhalait une odeur d'immondices, je vis

une multitude que je ne saurois nommer. Ces figures horribles avoient les traits de l'homme, mais n'en avoient pas l'expression. Leurs fronts déprimés, leurs joues terreuses, quelquefois striées de rouge ou semées de plaques violettes, portoient l'empreinte hideuse du crime lâche et du vice brutal. On lisoit dans leurs yeux ardents ou vitrés, dans leurs obliques regards, tous les instincts de la bête de proie, la méchanceté basse, l'astuce, la ruse, quelque chose du serpent et quelque chose aussi de la hyène.

Il y en avoit de toutes les sortes et de toutes les apparences, depuis le mendiant couvert de haillons jusqu'à celui qui

étoit sur des habits splendides les signes prostitués d'une gloire menteuse et d'un honneur infâme.

D'un siège élevé, l'un d'eux, environné de chefs subalternes endurcis aux fatigues de l'enfer, dictoit à la foule ses ordres. Il la divisa en deux bandes. L'une devoit se montrer au grand jour, l'autre se glisser invisible dans les lieux publics et jusque dans le secret, partout sacré, du foyer domestique; et il leur fut commandé d'agir de concert, de se soutenir et de s'aider mutuellement.

Je ne sais quoi de repoussant comme le sourire du mal plissoit les lèvres de celui qu'entouroient silencieuses toutes ces larves humaines.

A celles destinées à se cacher dans l'ombre, il dit :

Voici quels seront vos dieux : le mensonge, le parjure, l'hypocrisie, la corruption. Vous répandrez partout les soupçons, la défiance. Quelquefois aussi vous endormirez, pour la mieux conduire à vos fins, la simplicité crédule. Vous tromperez et vous trahirez. Vous fouillerez les cœurs pour y découvrir les germes de vice qu'ils peuvent recéler, et, au prix convenu, vous fournirez à chacun sa pâture. Procédez avec art, attirez, engagez, voilant les conséquences, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de retour. Et les besoins aussi, les besoins extrêmes, vous seront un puissant moyen.

Vous direz à la faim : Vends-moi celui-ci, celui-là, et, si elle hésite, vous montrerez au père la fosse béante qui attend sa femme, ses enfants, et vous ferez retentir leurs cris d'angoisse à son oreille. Vous tendrez vos pièges sous les pas de l'homme candide, vous lui suggérerez des choses auxquelles il ne songeait en aucune façon, vous le pousserez en des voies périlleuses, et, si vous échouez, comprenez bien ceci, vous créerez ce qui n'est pas. Allez. Et il leur jeta des pièces d'or, sur lesquelles ils se ruèrent avidement.

Aux autres il dit :

Vos dieux, à vous, seront la violence et la menace. Vous menacerez le foible,

le pauvre, vous le désolerez de vos persécutions, vous lui ôterez le morceau de pain qu'il a trempé de ses sueurs, s'il ne se prête aveuglément à tout ce que vous voudrez de lui.

Qu'on obéisse avec la muette docilité de la bête de somme. Qu'on pense comme nous, ou qu'on ne pense point, ou qu'on porte la peine d'une pensée rebelle.

Je vous ai choisis pour une œuvre conforme à votre nature. Vous aurez vos fêtes, où il y aura des pleurs, des blessures, du sang, du sang qui coulera sans danger pour vous, sans qu'on vous résiste, car c'est là notre courage à nous.

Cela dit, tous se dispersèrent, et la

grande cité fut comme un arbre au pied duquel on a versé un liquide poison qu'il absorbe par ses racines, et qui, montant avec la sève, flétrit ses fleurs, ses fruits, ses feuilles, et gangrène ses branches desséchées.

Et il me sembloit que j'étois livré à un rêve horrible, quand tout à coup un bruit confus me tira de ma stupeur. C'étoient des voix de colère mêlées de craquements, comme de membres brisés, des plaintes déchirantes et des rires sauvages, et je vis une foule de jeunes gents, d'enfants, meurtris, ensanglantés, qu'on pressoit et qu'on entassoit dans le cloaque d'où les bandes enivrées de l'esprit de Satan étoient sor-

ties, et les portes bardées de fer s'ouvrirent et elles se refermèrent, et il se fit un affreux silence.

Et je fus transporté dans une salle obscure. Je reconnus celui qui commandoit en ce lieu ; il n'étoit pas seul : près de lui s'empessoient et se serroient des spectres noirs avec lesquels il se concertoit à voix basse.

Et, après un peu de temps, les spectres noirs se retirèrent. Je voulus les suivre, mais ils disparurent dans des passages sombres et tortueux, où l'air corrompu m'étouffoit.

Comme je méditois ces choses en moi-même, affaissé de tristesse et transi d'effroi, voilà que cette même foule que

j'avois vu traîner dans le cloaque repa- roît à mes yeux, toujours investie des mêmes larves hideuses. Elles la pou- soient, par une entrée étroite et basse, dans une sorte d'antré où j'aperçus des visages sinistres tels qu'on en voit sur l'échafaud autour du patient, et j'enten- dis des sons aigus et rauques, et des moqueries féroces, et d'exécrables im- précations, et je me sentis plongé dans une vapeur épaisse et d'une odeur fade semblable à celle qui s'exhale des tom- bes, et j'étois près de défaillir.

Et ceux qu'on avoit jetés là pâlissoient d'heure en heure, et s'affoiblissoient et se courboient. L'air refusoit d'entrer dans leur poitrine haletante, et leurs os

se choquoient comme des os de squelette, et l'on voyoit le matin, sans cortège, sans prières, emporter en silence quelque cercueil furtif.

Et de mon âme, remplie d'une indécible angoisse, ce cri s'échappa :

Seigneur, Satan auroit-il vaincu ?

Et une voix me dit : Regarde !

Et je levai les yeux, et je vis dans la lumière divine les martyrs qui sourioient.

IX

C'étoit le jour Saint-Sylvestre, le jour qui clôt cette série presque sans mélange de vaines pensées, d'espérances trompeuses, de soucis et de douleurs, qu'on appelle l'année.

Mon âme prise de tristesse cherchoit Dieu, pour se reposer en lui quelques instants et y puiser, avec un peu de

calme, les forces nécessaires au travail de la vie.

Une église étoit là, j'y entrai; et, comme je me recueillois en moi-même, tout à coup des paroles interrompues, brisées, frappèrent mon oreille. La voix qui jetoit cette espèce de cri ne sortoit pas de la poitrine, elle résonnoit entre les os du crâne, sèche et perçante, semblable au cri aigu d'un verrou qu'on pousse, ou de clefs qui se choquent dans la main d'un géôlier.

Et mes regards se portant du côté d'où venoit la voix, j'aperçus un homme âgé, maigre, de petite taille, dont les cheveux plats retomboient à la hauteur de ses lèvres pincées et minces, le long de ses

joues creuses, et les yeux, recouverts de je ne sais quoi de transparent, scintilloient comme ceux de l'Once.

Près de lui, à droite, étoit un esprit de lumière, à gauche une affreuse lé-mure.

L'esprit de lumière disoit : Sonde tes reins, compte, si tu peux, les iniquités amassées au fond de ta conscience, tant d'infâmes abus de ton pouvoir, d'innocents sacrifiés aux passions de ceux qui distribuent les faveurs, les richesses. Qu'as-tu fait de la loi? Qu'a été pour toi la justice? Un calcul d'intérêt, rien de plus. Tu as trafiqué des souffrances et des pleurs, et de la vie du foible; pour monter, tu as mis le pied sur son cadavre.

As-tu cru celer tes prévarications à celui qui voit tout? Quand tu mentois solennellement, crois-tu que Dieu ne t'entend pas? Crois-tu que son œil ne percât pas le voile de ton hypocrisie détestable? Insensé! Le dernier de ses ministres te suivroit à l'odeur de crime qui s'exhale de toi, et tu as cru te cacher de lui dans la fange de ton âme!

La colère approche, la voilà tout près; jette entre elle et toi un repentir, s'il t'en reste.

Et le prévaricateur se tordoit dans sa secrète angoisse; il cherchoit en lui-même le repentir, et ne trouvoit que le remords, et, à côté du remords, la peur.

La lémure, à son tour, murmuroit :

Laisse dire ce rêveur qui ne comprend rien à la raison d'État. Quel pouvoir subsisteroit avec ses scrupules? Il est bon que quelques-uns meurent pour le salut de tous, et la grande morale tue la petite.

N'est-il pas écrit dans ton Livre : Obéissez aux puissances établies? Qui résiste aux puissances établies, qui les inquiète, est donc coupable. Tu les punis de cela, le reste est de pure forme.

Est-ce que les autres ne font pas comme toi? Veux-tu qu'ils te dépassent? Veux-tu qu'ils te ravissent la récompense du zèle?

Tu as servi, sers mieux encore; il est trop tard pour reculer. Perdras-tu donc tes complaisances, tes veilles

soucieuses, tes nuits troublées par cette voix interne qu'on n'étouffe jamais? Renoncera-tu au fruit convoité à l'instant où tu vas l'atteindre?

La lémure, se penchant à l'oreille de l'homme maigre et sec, ajouta quelques mots plus secrets que je ne pus saisir. L'homme maigre et sec sembloit les recueillir avec une avidité convulsive. Je ne sais alors ce qui se passa en lui; mais je vis le front de l'ange de lumière s'obscurcir, ses yeux se détourner; une tristesse pleine d'horreur se peignit sur sa face, et, comme il s'élevoit dans les airs, cette parole résonna sous les voûtes sombres :

Maudit pour l'éternité!

X

Il avoit allumé près du talus, au coin du bois, un feu de bruyères, et assis sur la mousse, le pauvre enfant, il réchauffoit ses mains à la flamme pétillante.

La fumée, jaunie par de fauves rayons qui glissoient entre les nuages, montoit dans l'air pesant. Il la regardoit onduler comme un serpent qui gonfle et déroule

ses anneaux, puis s'épandre en nappes brunes, puis s'évanouir dans l'épaisse atmosphère.

Plus de chants dans le buisson, plus d'insectes ailés étincelants d'or, d'émeraude, d'azur, promenant de fleur en fleur leurs amours aériens : partout le silence, un morne repos, partout une teinte uniforme et triste.

Les longues herbes flétries blanchissoient penchées sur leur tige : on eût dit le linceul de la Nature ensevelie.

Quelquefois un petit souffle, naissant et mourant presque au même moment, rouloît sur la terre les feuilles sèches. Immobile et pensif, il prêtoit l'oreille à cette voix de l'hiver. Recueillie

dans son âme, elle s'y perdoit comme se perdent le soir les soupirs de la solitude au fond des forêts.

Quelquefois aussi, bien haut dans les airs, une nuée d'oiseaux d'un autre climat passoit au-dessus de sa tête, poussant des cris semblables aux aboiements d'une meute. Son œil les suivoit à travers l'espace, et, dans ses vagues rêveries, il se sentoit entraîné comme eux en des régions lointaines, mystérieuses, par un secret instinct et une force inconnue.

Enfant, déjà tu aspiras au terme : prends patience, Dieu t'y conduira.

m'emportoit sur des pentes escarpées, entre des roches nues, semées çà et là comme les ruines d'un monde écroulé; et l'air devenoit moins épais, et je ne sais quelle pâle lueur éclairoit au-dessous une plaine couverte d'une grande multitude.

Elle alloit et venoit, agitée d'un mouvement confus, pareille à une mer dont les flots, que poussent et repoussent des vents opposés, se croisent en tous sens, et se brisant sur le rivage, y laissent une longue bande d'écume sale.

Et celui dont le souffle m'avoit porté là me dit :

Ainsi deviennent les peuples en qui la vie d'en haut s'est éteinte, où chacun,

XI

C'étoit au milieu de la nuit, d'une nuit sombre, pleine d'horreur, et je ne dormois pas, et je ne veillois pas non plus; mon âme erroit en des régions que je ne saurois dépeindre, obscures, froides, tristes, où passaient et repassaient non des êtres, mais des fantômes d'êtres.

Soudain il me sembla qu'un souffle

courbé vers la terre, n'aspire qu'à ce qu'elle peut donner, n'a de règle que ses convoitises, de but que soi.

Vois cette poussière d'hommes : ce fut autrefois une nation. Qu'en reste-t-il ?

Plus de lien, plus de croyances, plus de commune pensée, plus d'amour ; tout est mort en elle, excepté les appétits de la bête ; elle a tout perdu, jusqu'à l'instinct de ses destinées.

Cherche en elle quelque trace du sentiment d'elle-même, de dignité, d'honneur, d'élan généreux, de ce qui fait qu'on meurt pour mériter de vivre ; frappe sur sa poitrine, elle sonne creux.

Je l'ai livrée pour son châtement au génie même de la bassesse, à la plus ab-

jecte tyrannie qui ait jamais étouffé dans sa fange un peuple qui n'en est plus un.

.
.
.
.

Il y avoit dans la voix moins encore de reproche que de douleur et de tristesse amère.

Après un court silence : Qu'y a-t-il là, dit-elle, qui soit de l'homme : Regarde : cela se meut ; mais les brutes aussi se meuvent, et les vers se meuvent.

Peuple naguère si grand, que tous les autres contemploient marchant sur les hauteurs, et, couronné de lumière, leur

ouvrant la route de l'avenir, qu'es-tu devenu? Qu'as-tu fait de mes dons?

Ma main t'avoit béni, j'avois versé en toi une vertu puissante, je t'avois choisi pour accomplir mon œuvre.

Et maintenant!

Mais tu n'es pas descendu de toi-même; on t'a lié pendant ton sommeil, puis on t'a roulé sur la pente.

Sans défiance et sans prévoyance, tu as bu à la coupe envenimée qu'on te présentait : c'est pourquoi tu revivras.

Qui jamais prévalut contre moi?

J'ai déposé au fond du mal même le germe impérissable de biens qui se développent en leur temps, comme sur le lit des mers j'ai semé une moisson invi-

sible de plantes, qui peu à peu montent du fond de l'abyme et s'épanouissent à sa surface.

XII

L'automne n'a point de plus belles journées. La mer scintilloit au soleil ; chaque goutte d'eau reflétoit, comme une pointe de diamant, une lumière blanche et pure, que l'œil supportoit à peine. Du village déserté, hommes, femmes, enfants, arrivoient en foule sur les dunes, où, mêlé au thym, l'œillet sau-

vage, aux fleurs violettes, exhaloit son parfum de girofle.

Munis de paniers, de légers filets, de pelles et de longs bâtons armés d'un crochet de fer, ils attendoient que la marée laissât à découvert la vaste grève et ses rochers, pour recueillir le riche butin préparé par la Providence, le langon argenté qui glisse dans le sable humide, les crabes voraces, et les homards aux larges pinces, et la crevette, et la moule nacrée, et les coquillages de toute sorte.

Vers le soir, à l'heure où le flux accourt comme un fleuve gonflé par les pluies, la troupe joyeuse regagnoit le village. Mais tous n'y revinrent pas.

Plongée dans les songes de son cœur, une jeune fille s'étoit oubliée sur un rocher lointain. Lorsqu'elle sortit de sa rêverie, le flot déjà serroit le rocher de ses nœuds mobiles, et montoit, et montoit toujours. Personne sur la grève, point de secours possible.

Que se passa-t-il alors dans l'âme de la vierge ? Nul ne le sait, c'est resté un secret entre elle et Dieu.

Le lendemain on retrouva son corps. Elle avoit noué aux algues pendantes ses longs cheveux noirs, sans doute pour n'être pas emportée par la houle, pour reposer dans la terre bénite près des siens.

Une croix de bois marque dans le

cimetière le lieu où elle dort. Souvent l'une de celles qui furent ses compagnes, agenouillée sur le gazon, prie pour elle, et, le cœur ému de souvenirs tristes, s'en va, le front baissé, en essuyant ses pleurs.

atteindre le coteau, et il ne pouvoit s'y résoudre.

Cependant la soif le pressant, il se dit : Peut-être que le marais n'est pas profond : qui empêche que je n'essaye, comme tant d'autres ? Je ne salirai que ma chaussure, et le mal, après tout, ne sera pas grand.

Là-dessus, il entre dans le marais, son pied enfonce dans la bourbe infecte, bientôt il en a jusqu'au genou.

Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne seroit pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là devant lui, et il sent sa soif qui augmente.

Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-

l'homme

XIII

Il faisoit une chaleur pesante. Un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne chargée de grappes, et cet homme avoit soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit, de la vigne.

Mais entre elle et lui s'étendoit un marais fangeux qu'il falloit traverser pour

il, reviendrais-je sur mes pas? Pour-quoi perdrais-je ma peine? Un peu plus de fange, ou un peu moins, cela ne vaut guère désormais que j'y regarde. J'en serai quitte, d'ailleurs, pour me laver au premier ruisseau.

Cette pensée le décide; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue; il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au col, puis jusqu'aux lèvres; elle passe enfin par-dessus la tête. Étouffant et pantelant, un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau.

Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres, il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il se

dépouille de ses vêtements, et cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer. Mais il a beau faire, l'odeur reste; la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os, elle s'en exhale incessamment et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne. Les hommes le fuient. Il s'est fait reptile, qu'il aille vivre parmi les reptiles.

pérance, et, après le travail, le repos.

Mon père, voyez ces pauvres plantes, comme elles languissent, comme leurs feuilles jaunies s'abaissent le long de la tige affaissée sur elle-même.

Elles se relèveront, mon fils ; pas un brin d'herbe n'est oublié ; il y a toujours pour lui dans les trésors célestes des pluies fécondes et de fraîches rosées.

Mon père, les oiseaux se taisent dans le feuillage ; la caille, immobile au creux du sillon, ne rappelle même plus sa compagne ; la génisse cherche l'ombre, et le taureau, les jambes repliées sous son corps pesant, le col tendu, dilate ses larges naseaux pour aspirer l'air qui lui manque.

XIV

Mon père, le travail est rude aujourd'hui ; le hoyau rebondit sur la terre desséchée ; le soleil darde des rayons de feu ; soulevée par le vent du midi, la poussière tourbillonne dans la plaine.

Mon fils, celui qui envoie les souffles brûlants envoie aussi les nuées humides. A chaque jour sa peine et son es-

Dieu, mon fils, rendra aux oiseaux leur voix, aux taureaux et aux génisses leurs forces épuisées par cette chaleur ardente. Déjà glisse sur les mers la brise qui les ranimera.

Mon père, assayons-nous sur la fougère au bord de l'étang, près de ce vieux chêne dont les branches pendantes effleurent doucement la surface des eaux. Comme elles sont calmes et transparentes ! Comme les poissons s'y jouent gaiement ! Les uns poursuivent leur pâture ailée, pauvres mouchérons qui viennent d'éclorre ; les autres, levant la tête, semblent, de leur bouche entr'ouverte, donner à l'air un mol baiser.

Mon fils, celui qui a tout fait a ré-

pandu partout ses dons inépuisables, et la vie, et la joie de la vie. Le mal n'est qu'apparent, le côté obscur de l'amour, une face du bien, son ombre.

Cependant, mon père, vous souffrez. Que de labeur, que de fatigue, afin de pourvoir à nos besoins ! N'êtes-vous pas pauvre ? Ma mère n'est-elle pas pauvre ? Ce sont vos sueurs qui m'ont nourri ; et fûtes-vous un seul jour assuré du lendemain ?

Qu'importe le lendemain, mon fils ? Demain est à Dieu ; confions-nous en lui. Qui se lève le matin ne sait pas s'il atteindra le soir. Pourquoi donc se troubler, s'inquiéter d'un temps qui ne viendra point peut-être ? Nous passons ici-

bas comme l'hirondelle, cherchant chaque jour la vie de chaque jour, et comme elle, quand l'hiver approche, une force mystérieuse nous attire en de plus doux climats.

Qu'est-ce que ceci, mon père ? On diroit un mort serré dans son linceul, ou un enfant enveloppé de ses langes ?

Mon fils, c'étoit un ver rampant, ce sera bientôt une fleur vivante, une forme aérienne, qui, diaprée des plus vives couleurs, montera vers les cieux.

XV

Oh ! qui me rendra ma vallée natale et mes rochers, et les grands pins semés sur leurs pentes, et les prés verdoyants où, dans une eau limpide cachée sous l'herbe en fleurs, mes pieds se mouilloient à la fonte des neiges !

Entre la terre et moi, pauvre enfant de la montagne, ils ont mis une

épaisse muraille et des barreaux de fer.

Quand je parus devant eux, ils me dirent : De quoi vis-tu ?

De mon travail, mais tous à présent le refusent, et je n'ai plus qu'à mourir de faim.

Tu meurs de faim ! Délit. Et ta demeure ? As-tu une demeure ?

Toutes les portes m'étant fermées faute d'argent, le soir venu, je cherche un abri là où me conduit la Providence.

Tu n'as point de demeure ! Délit. La loi est expresse, la prison.

Imposteurs, qui vous dites les disciples du Fils de l'homme, de celui qui, traversant ce monde, pauvre et abandonné, n'y eut pas une pierre pour re-

poser sa tête, voyez au-dessus de vous son image s'animer, sa bouche s'ouvrir, avec une sainte colère, pour vous maudire et maudire vos lois.

Est-ce que l'air et le soleil ne sont pas à tous ? Est-ce que Dieu a bâti des geôles pour aucunes de ses créatures ?

Pâtres de mon pays, réjouissez-vous dans vos humbles cabanes. L'indigence là n'est pas un crime, et le passant y trouve toujours un peu de lait et de pain noir pour apaiser sa faim, et des feuilles sèches pour reposer dessus.

Qu'ils s'écouloient heureux au milieu de vous, mes frères, les jours de ma jeunesse ! Comme mes pensers flottoient mollement dans le vague de l'âme as-

soupie, lorsqu'assis sur la pelouse, au pied d'une roche vêtue de mousse verte, j'aspirois l'odeur enivrante de nos plantes parfumées, et prêtois l'oreille au doux chant de la grive, au bruit du torrent qui rouloit et se brisoit sur les cailloux au fond du ravin !

Comme ces souvenirs se pressent en moi ! Je vois les nuages légers fuir sur les flancs des monts, se plier et replier en mille formes bizarres, puis monter vers leur crête et l'entourer d'un noir diadème.

Qu'est-ce là-haut que ce point perceptible à peine ? C'est l'aigle qui déploie dans l'immensité son vol puissant et calme. Il est libre lui !

Et le chamois aussi est libre sur ses rocs solitaires, et l'ours est libre dans sa caverne, et l'oiseau dans les bois, et l'insecte dans l'herbe.

Oh ! que ne suis-je l'insecte dans l'herbe, l'oiseau dans les bois, l'ours dans sa caverne, le chamois sur ses rocs solitaires !

Pas une seule créature qui n'aille et vienne comme il lui plaît, et ne respire sous le ciel un air que nul ne lui mesure.

Il n'en est pas ainsi du pauvre, le pauvre est proscrit, il est le paria de la Création.

Qui me l'eût dit, ô mon Dieu, que je pleurerois d'être homme !

rée par une brise mourante. Se gonflant près du bord, la lame glissoit mollement sur le sable, avec un murmure foible et doux.

Quelque temps après, on voyoit la barque s'éloigner du rivage et s'avancer vers la haute mer, la proue relevée, laissant derrière elle un ruban d'écume blanche.

Le vieillard, près du gouvernail, regardoit les voiles qui tantôt s'enflaient, tantôt s'affaisoient, comme des ailes fatiguées. Son regard alors sembloit chercher un signe à l'horizon et dans les nuées stagnantes. Puis, retombant dans ses pensées, on lisoit sur son front bruni toute une vie de labeur et de

XVI

Au fond d'une petite anse, sous une falaise creusée à sa base par les flots, entre des rochers où pendoient de longues algues d'un vert glauque, deux hommes, l'une jeune, l'autre âgé, mais robuste encore, appuyés contre une barque de pêcheur, attendoient la marée qui montoit lentement, à peine effleu-

combat soutenu sans fléchir jamais.

Le reflux creusoit dans la mer calme des vallons où se jouoit la pétrelle, gracieusement balancée sur les ondes luisantes et plombées. Du haut des airs la mauve s'y plongeait comme une flèche, et sur la pointe noire d'un rocher, le lourd cormoran reposait immobile.

Le moindre accident, un léger souffle, un jet de lumière, varioit l'aspect de ces scènes changeantes. Le jeune homme, replié en soi, les voyait comme on voit en songe. Son âme ondoyait et flotait au bruit du sillage, semblable au son monotone et foible dont la nourrice endort l'enfant.

Soudain, sortant de sa rêverie, ses

yeux s'animent, l'air retentit de sa voix sonore :

Au laboureur les champs, au chasseur les bois, au pêcheur la mer et ses flots, et ses récifs et ses orages !

Le ciel au-dessus de sa tête, l'abyme sous ses pieds, il est libre, il n'a de maître que soi.

Comme elle obéit à sa main, comme elle s'élançait, sur les plaines mobiles, la frêle barque qu'animent les souffles de l'air !

Il lutte contre les vagues et les soubrets, il lutte contre les vents et les domptes. Qui est fort, qui est grand comme lui ?

Où sont les bornes de ses domaines ?

Quelqu'un les trouva-t-il jamais? Partout où s'épanche l'Océan, Dieu lui a dit : Va, ceci est à toi.

Ses filets recueillent au fond des eaux une moisson vivante. Il a des troupeaux innombrables qui s'engraissent pour lui dans les pâturages que recouvrent les mers.

Des fleurs violettes, bleues, jaunes, pourprées, éclosent en leur sein, et pour charmer ses regards, les nuages leur offrent de vastes plages, de beaux lacs azurés, de larges fleuves, et des montagnes, et des vallées, et des villes fantastiques, tantôt plongées dans l'ombre, tantôt illuminées de toutes les splendeurs du couchant.

Oh! qu'elle m'est douce la vie du pêcheur! Que ses rudes combats et ses mâles joies me plaisent!

Cependant, ma mère, quand, la nuit, le grain tout à coup ébranle notre cabane, de quelles transes votre cœur est saisi! Comme vous vous relevez toute tremblante pour invoquer la Vierge divine qui protège les pauvres matelots!

A genoux devant son image, vos pleurs coulent pour votre fils poussé par le tourbillon dans les ténèbres, vers les écueils où l'on entend les plaintes des trépassés mêlées à la voix de la tempête.

la vie nouvelle, leur enseignant par sa parole, par ses glorieux exemples, la loi qui relève les petits, fortifie les foibles, et les unit tous dans l'égalité sainte, la liberté, l'amour fraternel.

Les sceptres craquoient sous ses pieds, et les couronnes, roulant à terre, ressembloient au cerceau avec lequel se joue l'enfant.

Le soldat, laboureur divin, semoit sur les champs de bataille le salut des nations affranchies. Au seul bruit de sa venue, les fers de l'esclave s'agitoient et se rompoient d'eux-mêmes ; quelque chose d'inconnu se remuoit en lui ; il commençoit à se sentir homme.

Telle qu'une fraîche brise du soir,

XVII

Lamentation sur la race déchue, sur la race dont les autres disoient en levant la tête pour la contempler dans sa grandeur : Elle est digne d'être notre guide ; qu'elle marche la première, nous la suivrons comme le génie même de l'humanité.

Elle s'en alloit appelant les peuples à

l'espérance pénétroit sous le toit du pauvre ; des songes de paix et de joie le consolient dans son sommeil ; il voyoit une forme radieuse lui sourire et sourire aux siens, et verser sur eux une rosée féconde, pareille à celle qui ranime les plantes qu'a flétries l'ardeur d'un ciel embrasé.

Partout les cœurs se dilatoient, s'ouvroient à l'allégresse ; partout ils palpiotoient d'un mystérieux pressentiment.

Que l'horizon étoit riche et pur ! Comme le regard s'y reposoit doucement ! Comme les biens s'enchaînoient aux biens, sans fin, sans terme, au fond de ses limpides perspectives !

Soudain le spectre du passé, tout cou-

vert d'une poussière fétide, sort de la tombe et se dresse devant le peuple libérateur. Il pose la main sur sa poitrine, et le sang se fige, et le cœur cesse de battre ; il lui souffle son haleine, et le vertige le saisit, ses genoux chancelent, ses pensées se troublent ; il a perdu jusqu'au souvenir de ce qu'il étoit naguère, la sympathie qui le lioit aux autres, le sentiment de soi. Dégradé par la corruption, il livre stupidement ses pieds aux entraves et son col au joug.

Le voilà courbé vers la terre, et la creusant, et la fouillant, sans autre souci que de satisfaire une convoitise brutale ; et plus croît son labeur, plus il devient pour lui stérile. Il se fatigue et

d'autres récoltent, pareil à l'animal immonde à qui l'on enlève, à peine découvert, le fruit qu'il a flairé dans le sol.

Lamentation sur la race déchue!

XVIII

Voici ce que j'ai dit, moi le Seigneur
Dieu :

Malheur aux nations qui m'oublient,
aux peuples qui rompent avec moi !

Parce que tu m'as banni de tes pensées
et rejeté de ton cœur, que tu n'as
voulu d'autre maître que toi-même ;

Parce que tu t'es enveloppé dans ton

orgueil comme un roi de théâtre dans son manteau de pourpre ;

Parce que tu as choisi les sens pour tes conseils, que tu as dit aux convoitises : Soyez ma loi ; et à la matière : Sois mon bien ;

Parce que tu as renoncé à tout ce qui te faisoit grand ;

J'ai versé sur toi des ténèbres froides, pleines de vains fantômes ; je t'ai envoyé l'esprit de vertige, et l'esprit de mensonge, et l'esprit de peur.

Je t'ai ôté l'intelligence et jusqu'au désir de la liberté.

Du cloaque où croupissent et fermentent les balayures de tes cités, les consciences corrompues, les âmes pourries,

j'ai fait monter ce qu'il y a de plus vil, de plus abject, de plus immonde pour dominer sur toi.

Je t'ai abaissé au-dessous de ce que jamais on vit de plus bas. Je t'ai courbé sous le fouet et le bâton ; je t'ai rendu enviable le sort même de la bête de somme, qu'on n'enferme point en des cachots, qu'on ménage, parce qu'elle a un prix.

Je t'ai jeté comme un jouet aux autres peuples, je t'ai livré à leur insulte et à leur risée. En passant, ils te regardent avec dédain gisant à terre, et te poussent du pied. Réponds-moi, est-ce assez d'opprobre ?

Une fièvre ardente dévore tes entrail-

les, et, pour trouver la source où s'apaisera ta soif, tu t'en vas sous le soleil, pauvre insensé, fouillant et creusant le sable brûlant.

La faim dévore tes fils et tes filles ; on les a vues, pour vivre, ramasser dans la boue le pain de la prostitution.

Est-il une misère qui ne soit tienne ? une douleur qui ne pèse sur ton corps, sur ton âme ? une honte que l'on t'ait épargnée ?

Mon joug t'importunait, tu l'as secoué, tu m'as renié pour père : te voilà tel que tu l'as voulu, sans autre règle que tes appétits, sans autre lumière que leurs ténèbres, sans autre force que celle de tes muscles et de tes os.

Tu t'es fait brute, on te traite comme la brute. Ceux qui ont dit : Faisons de lui notre proie, enfoncent dans ta chair leurs ongles aigus. Crie à tes prophètes ; qu'ils te sauvent, s'ils peuvent.

Comprendras-tu enfin que la vie vient de moi, qu'elle est le souffle même de ma bouche ?

Ouvre les yeux, suscite en ton cœur une sincère repentance, et j'étendrai ma main, la main qui t'a frappé, et elle te relèvera, et tes oppresseurs à leur tour sentiront le poids de ma justice, et tu seras encore le peuple de mon choix, le peuple que tous les autres, dans l'attente de l'avenir mystérieux, regarderont avec espérance.

du Mal, qui, pour le morceau de pain qu'on lui jette dans la boue, aboie l'outrage et le mensonge.

Insensés ! et quand vous feriez aujourd'hui ce que la mort fera demain, auriez-vous donc vaincu ? Le Bien, est-ce un homme ? Le Bien, c'est moi, dit le Seigneur Dieu.

Lorsque le Juste, cloué sur la croix, expira entre deux voleurs, les puissants d'alors, les politiques, les hypocrites, ceux qui dévoroient le peuple comme on dévore un morceau de pain, crurent à leur triomphe. Le lendemain les échos, d'un bout de la terre à l'autre, se renvoyoient une voix de salut, sortie de la tombe du supplicié.

XIX

Ils se sont dit, nous détruirons le Bien, nous en étoufferons le germe même au fond des âmes. Que si quelqu'un ose élever la voix pour le défendre, pour en rappeler aux hommes le souvenir, nous l'ensevelirons dans nos cachots comme un malfaiteur, car nous avons la force, ou nous lancerons sur lui la meute affamée qui garde les abords du temple

sait ? doivent être satisfaits ; c'est la condition de l'existence. Mais les besoins, est-ce tout ? Les appétits, est-ce tout ?

N'êtes-vous que corps, pour chercher dans le corps le bien sans bornes, immense, auquel vous aspirez ?

Demain, que sera ce corps ? Un peu de cendre. Il s'en va chaque jour vers la fosse. Est-ce là la route de vos désirs ?

La bête elle-même ne s'ensevelit pas tout entière dans les sens et les jouissances des sens. Elle a des instincts plus élevés, des joies plus intimes. Elle vous montre de loin, sans le connoître, le but vers lequel vous devez marcher.

Voulez-vous descendre au-dessous d'elle ? et, si vous le voulez, de quoi vous

XX

Pourquoi courez-vous après des ombres ? Pourquoi oubliez-vous votre véritable fin ?

Des lueurs trompeuses, des voix mensongères vous attirent en des lieux stériles et désolés, où l'espérance elle-même s'éteint dans une nuit éternelle.

Les besoins de la chair, qui ne le

plaignez-vous? Se courbe-t-on si bas sans malaise? Peut-on combattre sa nature, la tuer sans souffrir?

Ce spectre noir, informe et muet qui vous étouffe dans ses embrassements, savez-vous son nom? Il s'appelle Matière.

Dis-leur ceci, car j'ai pitié de ce pauvre peuple :

Le corps, ce n'est pas l'homme, mais l'enveloppe de l'homme.

La vie, ce n'est pas le manger et le boire, mais l'intelligence et l'amour.

Les derniers êtres de la Création mangent et boivent, et cela leur suffit; l'homme pense, aime, se dévoue, se donne, pour que je me donne à lui, et

qu'il trouve en moi, dans le Vrai, dans le Bien, dans le Beau, l'aliment de son âme, de ce par quoi il vit réellement.

Qu'est-ce que le reste? Peu de chose. Cherchez premièrement ma justice, et vous le recevrez de surcroît.

Malheur à qui erre au fond de la vallée, sur le bord des eaux croupissantes! Les épis destinés à apaiser votre faim ne croissent pas dans la fange: j'ai semé sur les lieux hauts le grain qui vous nourrira.

lence triste et doux enveloppoit la terre assoupie.

Une seule voix, la voix lointaine de la cloche du hameau, onduloit dans l'air calme.

Elle disoit : Souvenez-vous des morts.

Et, comme fasciné par ses rêves, il lui sembloit que la voix des morts, foible et vague, se mêloit à cette voix aérienne.

Revenez-vous visiter les lieux où s'accomplit votre rapide voyage, y chercher les souvenirs de douleurs et de joies qui ont passé si vite ?

Comme la fumée qui sort de nos toits de chaume et se dissipe soudain, ainsi vous vous êtes évanouis.

Vos tombes verdissent là-bas sous le

XXI

A l'heure où l'Orient commence à se voiler, où tous les bruits s'éteignent, il suivoit lentement, le long des bleds jaunissants déjà, le sentier solitaire.

L'abeille avoit regagné sa ruche, l'oiseau son gîte nocturne ; les feuilles immobiles dormoient sur leur tige, un si-

vieux if du cimetière. Quand les souffles humides du couchant murmurent entre les hautes herbes, on diroit des esprits qui gémissent. Époux de la mort, est-ce vous qui tressaillez sur votre couche mystique ?

Maintenant vous êtes en paix, plus de soucis, plus de larmes ; maintenant luisent pour vous des astres plus beaux, un soleil plus radieux inonde de ses splendeurs des campagnes, des mers éthérées et des horizons infinis.

Oh ! parlez-moi des mystères de ce monde que mes désirs pressentent, au sein duquel mon âme, fatiguée des ombres de la terre, aspire à se plonger. Parlez-moi de celui qui l'a fait et le rem-

plit de lui-même, et seul peut remplir le vide immense qu'il a creusé en moi.

Frères, après une attente consolée par la foi, votre heure est venue. La mienne aussi viendra, et d'autres, à leur tour, la journée de labeur finie, regagnant leur pauvre cabane, prêteront l'oreille à la voix qui dit : Souvenez-vous des morts.

FIN.

TABLE.

	pages.
AVERTISSEMENT	v
I. Le Seigneur et le Prophète.	7
II. Les Laboureurs.	13
III. Le Prolétaire.	19
IV. Justice politique.	27
V. Le Prisonnier.	31
VI. Espérances trompées.	40
VII. Poésie interne.	45
VIII. Police politique.	50
IX. Le juge prévaricateur.	63
X. Le petit père.	69
XI. Vision du prophète.	72
XII. La jeune fille noyée.	78
XIII. L'homme, la vigne et le marais.	82
XIV. L'ouvrier et son fils.	86
XV. Le mendiant.	91
XVI. Les Pêcheurs.	96

XVII. Lamentation.	102
XVIII. La justice de Dieu.	107
XIX. Vaine conjuration des méchants contre la vérité.	112
XX. La vraie vie.	114
XXI. Le son des morts.	118
Table.	123

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES COMPLETTES

DE

F. DE LA MENNAIS.

FORMAT IN-18, DIT FORMAT ANGLAIS.

Tous les ouvrages de l'illustre auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* seront successivement publiés dans le format de cette nouvelle édition des OEuvres de F. DE LA MENNAIS, qui sera la seule véritablement complète.

Les volumes suivants sont en vente. — Chaque volume se vend séparément.

PRIX : 3 FR. 50 C. LE VOLUME.

Tome 1 à 4. — Essai sur l'indifférence en matière de religion.

— 5. — Réflexions sur l'État de l'Église. — De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil. — Liberté d'Enseignement.

Tome 6. — Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église. — Lettres à l'Archevêque de Paris. — Mélanges religieux.

— 7. — Du Catholicisme dans ses rapports avec la Société politique. — Questions politiques et philosophiques. (Articles publiés dans le journal *l'Avenir*. — De l'Absolutisme et de la Liberté. — De l'ignorance. — Liberté Religieuse.

— 8. — Affaires de Rome. — Des maux de l'Église et de la Société. — Mélanges philosophiques et littéraires.

— 9. — Politique à l'usage du Peuple. — Esclavage moderne. — De la servitude volontaire de la Boétie.

— 10. — Paroles d'un Croyant. — Livre du Peuple. — Une Voix de Prison.

NOTA. — Les personnes qui prendront les 10 volumes à la fois ne paieront que 30 fr. au lieu de 35.